HAL
open science

Mélancolie et réflexion : la question de la santé des hommes de lettres dans les trois livres de la vie de Marsile Ficin (1489) et l'Anatomie de la Mélancolie de Robert Burton (1621)

Claire Crignon

To cite this version:

Claire Crignon. Mélancolie et réflexion : la question de la santé des hommes de lettres dans les trois livres de la vie de Marsile Ficin (1489) et l'Anatomie de la Mélancolie de Robert Burton (1621). Corpus : revue de la philosophie, 2003. hal-02176317

HAL Id: hal-02176317

https://hal.science/hal-02176317

Submitted on 14 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOMMAIRE

La connaissance du physique et du moral (XVIIe-XVIIIe siècles)

Dossier :
La connaissance du physique et du moral (XVIIe-XVIIIe siècles)

Thierry Hoquet
Présentation 1

Céline Spector
Cupidité ou charité ? L'ordre sans vertu, des moralistes du grand siècle à *L'Esprit des lois* de Montesquieu 3

Claire Crignon
Mélancolie et réflexion : la question de la santé des hommes de lettres dans Les *Trois Livres de la Vie* de Marsile Ficin (1489) et *l'Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton (1621) 21

Gilles Barroux
Quelle lecture du corps malade au XVIIIe siècle ? L'exemple des fièvres vu à travers le prisme de l'*Encyclopédie* 39

Martin Rueff
Apprendre à voir la nuit : l'optique dans la théorie de l'homme 57

Alexandra Torero Ibad
Scepticisme et science nouvelle dans les *Dialogues faits à l'imitation des Anciens* 75

Mariafranca Spallanzani
Possibilité, nécessité et vérité. Descartes et les nécessités de la physique 93

François Pépin
L'idée d'erreur scientifique. Le cas du phlogistique 111

Thierry Hoquet
La comparaison des espèces : ordre et méthode dans l'*Histoire naturelle* de Buffon 129

Dossier Charles Bonnet

Thierry Hoquet
Indications bibliographiques 147

Christiane Frémont
La métaphysique et la théologie dans les sciences naturelles Bonnet et Leibniz 149

Sommaires des numéros disponibles 167

CORPUS, N° 43, 2002. 1e semestre
Liste de tous les sommaires à l'intérieur

corpus

revue de philosophie

n° 43
La connaissance du physique et du moral
(XVIIe-XVIIIe siècles)

CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE EN LANGUE FRANÇAISE

N° ISSN : 0296-8916

PUBLIEE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DE L'UNIVERSITE DE PARIS X NANTERRE

MÉLANCOLIE ET RÉFLEXION : LA QUESTION DE LA SANTÉ DES HOMMES DE LETTRES DANS LES *TROIS LIVRES DE LA VIE* DE MARSILE FICIN (1489) ET *L'ANATOMIE DE LA MÉLANCOLIE* DE ROBERT BURTON (1621)

Depuis le texte du *Problème XXX, 1* attribué à la tradition péripatéticienne, la mélancolie est un tempérament associé à des talents particuliers et à des dons exceptionnels que ce soit dans un genre d'activité théorique ou pratique : « Pour quelle raison tous ceux qui ont été des hommes d'exception, en ce qui regarde la philosophie, la science de l'État, la poésie ou les arts, sont-ils manifestement mélancoliques ? [...] »[1], voilà la question qui ouvre ce texte fondateur de la tradition mélancolique. Mais c'est surtout à partir de la Renaissance que le rapport entre le tempérament mélancolique et un genre de vie consacré à la réflexion ou à la contemplation est thématisé : en particulier chez Marcile Ficin qui, dans *les Trois Livres de la Vie*[2] (*De Triplici Vita* – 1e édition à Florence en 1489) fait de la mélancolie la maladie des hommes de lettres. Ficin met en rapport le tempérament mélancolique avec le fait d'être né sous le signe de Saturne, planète la plus élevée, censée octroyer les facultés les plus élevées de l'âme : concentration, réflexion, méditation, spéculation. L'originalité de la démarche de Ficin consiste à élever le tempérament mélancolique au rang de « force intellectuelle ». La mélancolie est considérée comme une cause permettant de rendre compte des facultés intellectuelles supérieures de ceux qui se consacrent aux études (les *studiosi*, les hommes de lettres) et en même temps, l'activité de

---

1 *Problème* XXX, 1, p. 83. In *L'homme de Génie et la mélancolie*, trad. Jackie Pigeaud. Rivages poche, petite bibliothèque, 1991.

2 Nos citations renvoient à la réédition chez Fayard de la traduction de Guy Le Fèvre de la Boderie parue en 1582 : Marsile Ficin. *Les Trois Livres de la Vie*. Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Fayard, 2000 (Texte revu par Thierry Gontier).

contemplation et de réflexion est considérée comme une cause susceptible de déclencher la mélancolie : chagrin et tristesse sont les « compagnons constants d'une méditation profonde »[3]. La spécificité et la grandeur du tempérament mélancolique tiennent en fait à cette ambivalence fondamentale : force intellectuelle, à l'origine du génie des grands hommes et de ceux qui se consacrent à l'étude, la mélancolie peut aussi se transformer en un obstacle à l'activité intellectuelle lorsqu'elle plonge les *studiosi* dans un souci et une tristesse qui peuvent les conduire à la folie.

De leur côté, les médecins insistent sur la dimension pathologique de la mélancolie. Ils considèrent la réflexion comme une *cause* possible de mélancolie et aussi comme le *symptôme* d'un dérèglement : comme une cause dans la mesure où l'activité intellectuelle conduit les hommes à négliger leur santé corporelle, et comme un symptôme car le délire mélancolique se caractérise par un genre de pensée particulier, une pensée continue, incessante, qui tend à devenir un obstacle à la vie active et mondaine de l'individu, et qui fait de celui qu'elle habite, la proie d'images terrifiantes. C'est pourquoi les médecins recommandent aux hommes de lettres, à ceux qui s'adonnent aux études et à la contemplation, de mettre un terme à leurs activités intellectuelles pour permettre à leur esprit de retrouver une certaine quiétude.

Dans *l'Anatomie de la mélancolie* (1e édition en 1621), ouvrage qui se présente comme une somme et une synthèse de toutes les connaissances accumulées depuis l'Antiquité jusqu'aux début de l'âge classique au sujet de la mélancolie, Robert Burton adopte une position originale à la fois par rapport à la tradition renaissante de la mélancolie géniale et par rapport à l'approche médicale. Il semble en effet d'abord donner raison aux médecins en proposant une lecture médicale du rapport entre mélancolie et réflexion et en conseillant lui aussi à ceux qui sont tombés mélancoliques par abus d'étude de mettre un

3 R. Klibansky, E. Panofsky et F. Saxl. *Saturne et la Mélancolie, Études historiques et philosophiques : Nature, Religion, Médecine et Art*, trad. Fabienne Durand-Bogaert et Louis Evrard en NRF Gallimard, 1989. p. 394.

terme aux activités intellectuelles qui supposent un effort trop intense de la part de l'esprit. Mais, s'il définit la mélancolie comme une maladie de la réflexion, il considère en même temps que cette maladie constitue une épreuve nécessaire, un détour utile qui donne l'occasion à la conscience de s'éprouver, et permet à l'homme de progresser dans la connaissance de soi.

***

Les auteurs de *Saturne et la Mélancolie* reconnaissent aux hommes de la Renaissance (en particulier à Ficin et Dürer) le mérite d'avoir élevé la mélancolie « au rang de force intellectuelle ». Comment cela s'est-il produit ? Par la rencontre entre deux traditions : la tradition péripatéticienne issue du *Problème XXX,1* qui associe le tempérament mélancolique au fait de posséder des dons exceptionnels et celle du néo-platonisme florentin qui, à la Renaissance, met en rapport le tempérament mélancolique avec le fait d'être né sous le signe de Saturne, la plus haute des planètes, celle qui octroie les facultés les plus élevées de l'âme (la raison et la spéculation) et « élève l'homme de recherche aux plus hauts secrets »[4].

Par quel biais Marsile Ficin en vient-il à présenter le tempérament mélancolique comme un facteur permettant de rendre compte des capacités intellectuelles des hommes de lettres et de ceux qui se consacrent aux études ? En quoi le tempérament mélancolique constitue-t-il un terrain favorable à la méditation ou à la réflexion, bref à toutes les activités intellectuelles qui requièrent un effort de la pensée ? Pour rendre compte de ce rapport, Ficin a recours dans le chapitre 4 du livre I des *Trois Livres de la Vie* à une analogie entre la nature de l'humeur noire, la terre, et l'activité intellectuelle. La principale vertu de l'homme de lettres est la concentration. Or la production de la bile noire est pensée comme le résultat d'un processus de concentration : elle est le résidu superflu du processus de cuisson qui définit selon Aristote le processus de

4 *Les trois livres de la vie* I,6, *op. cit.* p. 36.

digestion[5]. D'après le schéma de la théorie des humeurs qui met en rapport chaque humeur avec un âge de la vie, une planète, l'un des quatre éléments naturels (eau, air, feu, terre), la bile noire est associée à la terre, paradigme de la noirceur et de la concentration. C'est cette idée de concentration qui permet d'expliquer la raison *naturelle* pour laquelle les hommes de lettres sont mélancoliques. La bile noire, substance concentrée et analogue à la terre, est un facteur qui incite l'âme à se concentrer, à se retirer « du dehors au dedans, comme d'une circonférence au point du milieu », à « se recueillir de la circonférence au centre »[6].

Ficin lègue donc aux penseurs de l'âge classique, et en particulier aux Anglais chez lesquels ses ouvrages ont suscité un écho important, cette idée que la mélancolie, comme *tempérament naturel*, est à l'origine des capacités de concentration, de méditation et de spéculation des hommes de

5 *Problème* I, 861b20. Voir l'introduction de J. Pigeaud à *l'Homme de Génie et la Mélancolie*, p. 19.

6 Voir l'article de F. Azouvi. « La peste, la mélancolie et le diable ». In *Diogène*, 1979, p. 127 : « Le *studioso* est donc bien un mélancolique, puisqu'il réalise en lui-même cette astringence qui caractérise la terre, puisqu'il tend toujours vers son propre centre ». « Pour atteindre aux sciences principalement difficiles, il est besoin que l'âme se retire de dehors au-dedans, comme d'une circonférence au point du milieu, et que pendant qu'elle est tendue à la spéculation elle demeure fermement, par manière de dire, au propre centre de l'homme. Or se recueillir de la circonférence au centre, et demeurer fiché au point du milieu, est principalement le propre de la terre, à laquelle certainement l'humeur noire est fort semblable : Donques la melancholie provoque assiduellement l'âme, à ce qu'elle se recueille s'arreste, et contemple en un point. Et icelle semblable au centre du monde, la contraint à rechercher le centre des choses singulières, et l'esleue pour comprendre toutes les choses plus sublimes, d'autant qu'elle a fort grande convenance avec Saturne, qui est la plus haute des planètes. Tout de même la contemplation à son tour par un certain reply et compression en soymesme, attire et acquiert un natural fort ressemblant à la melancholie ». M. Ficin. *Les Trois Livres de la Vie*, *op. cit.* I,4, p. 29.

lettres. Mais l'auteur du *De Vita libri tres*, animé par le projet de donner aux hommes de lettres des conseils pour préserver leur santé, a aussi conscience des dangers du tempérament mélancolique et de l'influence néfaste de Saturne. Si le fait d'être né sous le signe de Saturne facilite et accroît le développement des facultés intellectuelles, réflexion et contemplation s'accompagnent aussi du chagrin et de la lassitude. Le tempérament mélancolique et l'influence de Saturne fournissent certes les qualités nécessaires au travail intellectuel mais, de son côté, l'activité intellectuelle peut aussi être considérée comme une cause de la mélancolie pathologique.

Cette thèse était déjà présente sous la plume des médecins de l'Antiquité : en témoigne par exemple cette remarque du médecin Rufus d'Ephèse dans son ouvrage *De Cogitatione Melancholica* (Ier siècle après JC) : « une réflexion abondante et tristesse engendrent la mélancolie » (*multa cogitatio et tristitia faciunt melancoliam*[7]). Si les médecins considèrent que l'activité intellectuelle peut être une cause de la mélancolie pathologique, c'est parce qu'ils ont conscience des contraintes qui sont liées au genre de vie des hommes de lettres. Ces derniers, parce qu'ils se consacrent aux études, concentrent leur esprit sur des choses mystérieuses et abstraites qui supposent un grand effort de la part de l'intellect. En outre, ils mènent un genre de vie retiré, à l'écart du reste du monde, qui peut devenir dangereux pour leur santé mentale. Cette idée selon laquelle l'activité intellectuelle peut être considérée comme l'une des causes possibles de la mélancolie pathologique est très présente chez les médecins anglais de la fin de la Renaissance et des débuts de l'âge classique. On la trouve en particulier chez le médecin Timothy Bright, auteur d'un *Traité de la Mélancolie* (1586) que Burton connaît et dont il s'est beaucoup inspiré.

Dans le chapitre XXXVII de cet ouvrage, les études sont présentées comme une cause possible de la mélancolie : « Parmi les travaux de l'esprit [*labours of mind*], les études sont déterminantes pour provoquer la mélancolie si elles sont passionnées et portent sur des matières difficiles ou hautement

7 Cf. *De Cogitatione melancholica*. In *Œuvres de Rufus d'Ephèse*, trad. Daremberg-Ruelle. Paris, Imprimerie Nationale, 1879, p. 454.

mystérieuses »[8]. L'activité intellectuelle, en conduisant celui qui s'y consacre à négliger son corps, peut devenir un obstacle à la vie active :

> [...] comme ces activités touchent, ou constituent l'élément inorganique de l'âme, elles amènent l'esprit à négliger le corps : c'est ainsi qu'il devient par la suite inapte à l'action. Les humeurs, privées de sa douce influence, et de son esprit vital, se déposent en une épaisseur mélancolique, et se coagulent en cette humeur froide et sèche qui provoque terreurs et abattement[9].

Bright conseille donc à ceux que les études et une réflexion trop intense ont rendu mélancoliques d'épargner à leur esprit « toute étude et réflexion », d'» abandonner leur esprit à la libre distraction », « loin de ces occupations qui attirent une trop grande quantité d'esprit vital et par là font tort aux parties physiques du corps » ; il convient non seulement d'« abandonner ou [d'] interrompre de temps à autre cette sorte d'étude à laquelle le mélancolique s'est épuisé, en lui substituant une autre plus modérée et douce », mais il faut « encore davantage éviter d'entreprendre l'étude difficile d'une matière inconnue nécessitant un travail intense du cerveau, de façon à imprimer à l'esprit un pli contraire »[10].

Mais la réflexion n'est pas seulement *cause* de la mélancolie pathologique, elle fait aussi partie des *symptômes* mentaux mentionnés par les médecins. Le délire mélancolique se manifeste en effet par un type particulier de pensée. *Premièrement*, une activité intellectuelle intense et incessante, mais où la pensée tend à se laisser guider au gré des élans de l'imagination. *Deuxièmement*, une pensée qui se concentre de

8 Timothy Bright. *Traité de la Mélancolie*, trad. E. Cuvelier, éd. Jérôme Millon, 1996, ch. XXXVII, pp. 239-240. Bright précise ce qu'il entend par « études » dans le même chapitre : « Dans *l'étude*, j'inclus, bien qu'elles soient différentes, *toutes les activités des sens internes qui contribuent et servent à la réflexion*, qu'il s'agisse de savoir, de méditation ou d'invention [...] », p. 241. (souligné par nous).

9 *Ibid.* p. 240.

10 *Ibid*, p. 241.

manière obsessionnelle sur un objet particulier, qui paraît à l'observateur extérieur dénué d'importance, mais qui conduit le mélancolique à négliger tout le reste. *Troisièmement*, les objets qui occupent les pensées des mélancoliques leur apparaissent déformés et cette déformation de la réalité suscite chez les malades une crainte permanente[11].

Si Burton fait état de la tradition de la mélancolie géniale, c'est en fait pour s'y opposer. On peut s'en rendre compte à la manière dont il cite et reprend les thèses de Ficin. Lorsqu'il est question du philosophe néo-platonicien, Burton semble faire comme si ce dernier avait exactement la même position que les médecins de la Renaissance qui considèrent les études et les activités intellectuelles comme une cause de la mélancolie pathologique, allant même jusqu'à en faire une cause de folie. Cela est particulièrement net dans la « digression sur la misère des hommes de lettres » :

> Leonhart Fuchs, Felix Platter et Hercule de Saxonie mentionnent le délire maniaque particulier (ou la fureur particulière) que provoque l'abus d'études. Selon Fernel, l'étude, la contemplation et la méditation permanentes sont une cause spécifique de folie [...][12].

En ajoutant à cette liste le nom de Ficin (« Marsile Ficin place la mélancolie parmi les cinq maux principaux qui frappent ceux qui étudient [...] ») Burton ne fait que reprendre le titre du chapitre 7 du livre premier des *Trois Livres de la Vie* (« Qu'il y a cinq principaux ennemis des hommes studieux, la Pituite, l'Humeur noire, l'Acte vénérien, la Satiété, et le Sommeil du

11 L'énoncé de ces symptômes « intellectuels » de la mélancolie est présenté de manière systématique dans le *De Anima Brutorum* de Thomas Willis (1672) – cf. le ch. XI de la traduction anglaise de S. Pordage en 1683, *Two Discourses Concerning the Soules of Brutes*, facsimile reproduction and translation, Gainesville, 1971, p. 188 – mais on les trouve de manière disparate dans tous les traités sur la mélancolie depuis l'Antiquité.

12 R. Burton. *Anatomie de la Mélancolie*, I.2.3.15, trad. B. Hoepffner, éd. Corti, 2000, pp. 199-200.

matin »), mais il ne rend absolument pas compte de l'ambivalence du tempérament mélancolique ni de ses vertus positives que Ficin entend préserver tout en donnant aux hommes de lettres les moyens de lutter contre les influences néfastes de l'humeur noire et de Saturne. En outre, lorsque Burton rend compte des causes pour lesquelles les hommes de lettres sont plus enclins que d'autres à la mélancolie, il « oublie » de mentionner la cause *naturelle* qui, dans le texte de Ficin, permet de comprendre la mélancolie comme une force intellectuelle : celle qui explique les qualités intellectuelles des hommes de lettres par la nature concentrée et analogue à la terre de la bile noire[13]. Burton présente comme deuxième cause donnée par Ficin ce qui correspond en fait dans le texte original à la troisième cause : la cause *humaine*, celle qui dépend de nous, dans la mesure où elle dépend du genre de vie que nous choisissons d'adopter[14].

En outre, lorsqu'il se réfère aux œuvres qui témoignent de la tradition de la mélancolie géniale, Burton tend toujours à ne retenir que le versant pathologique du tempérament mélancolique, gommant la possibilité d'une bonne mélancolie. Rappelons en effet que Ficin distinguait, à la suite de Rufus d'Ephèse et de Galien, une « bonne » et une « mauvaise » mélancolie, la *mélancolie naturelle*, qui « n'est autre chose que la plus épaisse et plus seche partie du sang », qui « nous sert et proffite au jugement et à la sapience » et la *mélancolie pathologique* qui « s'engendre par une ardeur et embrasement de

13 Voir la citation *supra*, note 5.

14 « Il y principalement trois sortes de causes qui font que les hommes lettrez soyent melancholiques. La premiere est celeste, la seconde naturelle, et la tierce humaine. [...]. Quant à la cause humaine, elle despend de nous : parce que le continuel eslancement de la pensee deseche grandement le cerveau, [...] la nature du cerveau devient seche et froide, qui vrayment est une qualité qu'on nomme terrestre et melancholique ». M. Ficin, *op. cit.* I,4, pp. 29-30. « La deuxième raison est la contemplation, laquelle assèche le cerveau et chasse la chaleur naturelle [...] ». Burton, *Anatomie de la Mélancolie*, I.1.3.15, p. 511.

sang »[15] et qui résulte du processus d'adustion de l'une des quatre humeurs présentes naturellement dans le corps (mélancolie naturelle, sang, phlegme ou bile jaune). Pour Ficin, la mélancolie menace la santé de l'homme de lettres lorsqu'elle résulte de l'embrasement de l'une des quatre humeurs naturelles (c'est la mélancolie *aduste* de Rufus ou de Galien) ou lorsque l'humeur noire naturelle connaît des variations excessives en quantité ou en qualité (la température joue en particulier en rôle important) dans l'organisme, compromettant l'équilibre entre les quatre humeurs et la santé de l'individu. Autrement dit, si l'homme de lettres doit se garder de la mélancolie aduste, il doit au contraire rechercher la mélancolie comme humeur naturelle en tant qu'elle profite au jugement et à la science : « aincois ceste blanche humeur doibt estre autant cherchee et nourrie, ainsi que tresbonne, comme celle qui luy est contraire (comme nous avons dit) doibt estre evitee, ainsi que tresmauvaise et dommageable »[16].

Reprenant les travaux des médecins qui font de la méditation et des études les causes d'une mélancolie pathologique et dangereuse et oubliant les bénéfices que l'homme de lettres peut retirer de l'influence de l'humeur mélancolique naturelle lorsque celle-ci ne nuit pas à l'équilibre des humeurs, Burton accuse le genre de vie des hommes de lettres, dominé par une activité intellectuelle intense, d'être responsable de leur mauvaise santé. Il donne aussi au type de pensée propre aux mélancoliques le statut de symptôme mental de la mélancolie : les pensées qui habitent le mélancolique l'absorbent d'une manière telle qu'il ne peut plus rien faire d'autre que de s'y consacrer. Leur caractère obsessionnel finit par devenir un obstacle aux études mais aussi à l'action, sans parler du fait qu'elles font du mélancolique la proie d'images effrayantes et déformées de la réalité[17] contribuant ainsi à

15 *Les Trois Livres de la Vie*, *op. cit.* I,5, p. 32.

16 *Les Trois Livres de la Vie*, *op. cit.* I,6, p. 36.

17 Les personnes mélancoliques « ne tolèrent jamais qu'on les interrompe car ces idées vaines sont très plaisantes, au point de les empêcher de vaquer à leurs tâches ordinaires et à leurs affaires urgentes, [...] elles

accroître la crainte qu'il éprouve vis-à-vis du monde extérieur et de ses semblables (le mélancolique est un misanthrope).

***

Si Burton paraît donner raison aux médecins contre ceux qui ont tenté d'indiquer aux mélancoliques les moyens d'échapper aux inconvénients liés à leur tempérament, comment expliquer qu'il considère en même temps l'inactivité de l'esprit, comme l'une ces causes principales de la mélancolie ? Dans la section I.2.2.6 de *l'Anatomie de la Mélancolie* l'oisiveté de l'esprit est considérée comme une cause de la mélancolie beaucoup plus sérieuse que l'oisiveté du corps : « le désœuvrement mental est une maladie »[18]. L'activité intellectuelle (méditation, réflexion) est alors présentée comme un moyen efficace permettant à l'esprit de ne pas sombrer dans la mélancolie : « car l'esprit ne se repose jamais et réfléchit toujours à une chose ou à une autre ;

sont presque incapables d'étudier ou de travailler, ces pensées fantaisistes et ensorceleuses ne cessent de les envahir en secret, de façon si pressante, avec tant d'urgence, elles s'insinuent subrepticement, viennent les posséder, les submergent, les distraient et les accaparent, à tel point que ces personnes [...] ne peuvent plus s'occuper des affaires les plus urgentes, ne peuvent plus éloigner ces pensées ou s'en extraire, passent leur temps à rêvasser [*musing*], à mélancoliser [...] elles se précipitent avec sérieux dans ce labyrinthe de méditations mélancoliques pleines d'anxiété et de commisération qu'elles ne peuvent ni ne veulent abandonner ; elles se tendent et se détendent comme autant de ressorts d'horloge, suivent toujours leurs humeurs jusqu'à ce que, pour finir, la scène se transforme d'un seul coup, du fait de l'apparition d'un objet désagréable : ces personnes étant habituées à ces vaines méditations et à ces lieux isolés ne peuvent plus supporter la compagnie des autres et finissent par ne ruminer que des pensées douloureuses et laides ». *Anatomie de la mélancolie*, I.2.2.6, pp. 412-413.

18 *Anatomie de la Mélancolie* I.2.2.6, p. 408.

s'il n'est pas accaparé par une occupation honnête, il se précipite spontanément dans la mélancolie »[19].

Mais comment l'activité intellectuelle peut-elle constituer à la fois une *cause*, un *symptôme* et un *remède* à la mélancolie ? En fait, Burton pense, comme Timothy Bright, que lorsque la mélancolie a été déclenchée par un excès d'étude et que l'activité intellectuelle est devenue un obstacle à la santé, il convient de recommander au mélancolique de mettre un terme à ce type d'activité. C'est le cas de Don Quichotte qui est évoqué dans la seconde partition de *l'Anatomie*. En revanche, si la mélancolie n'a pas été déclenchée par cette cause, l'activité intellectuelle peut constituer un remède. Son effet principal consistera à entraîner les méditations qui obsèdent le mélancolique sur une autre pente :

> Si quelqu'un [...] est enfermé dans la solitude ou submergé par une agréable mélancolie et des idées futiles [*vain conceits*], si, par manque d'occupation, il ne sait pas que faire de son temps ou s'il est crucifié par les soucis de ce monde, je ne peux lui recommander de meilleur remède que l'étude, que se résoudre à apprendre un art ou une science. *Si tant est toutefois que sa maladie n'est pas due à l'excès d'étude, car dans ce cas il ne ferait que mettre de l'huile sur le feu* et rien ne serait plus dangereux ; qu'il prenne garde alors à ne pas trop demander à son esprit [*let him take heed he do not overstretch his wits*] et à ne pas se transformer en squelette ; voyez aussi ces amants qui ne lisent rien d'autre que des pièces de théâtre, de vains poèmes, des chansons de geste [...] – ceux là finiront sans doute aussi fous que Don Quichotte[20].

C'est pour cette raison aussi que Burton déconseille au lecteur mélancolique de lire la section consacrée aux symptômes de la mélancolie. Lire cette section ne pourrait que contribuer à aggraver le mal en donnant au mélancolique l'impression qu'il est touché par tous les symptômes recensés par l'anatomiste :

19 I.2.2.6, p. 406. Le texte anglais dit : « for the mind can never rest, but still meditates on one thing or other : except it be occupied about some honest business, of his own accord it rusheth into melancholy ».

20 II.2.4.1. *op. cit.* p. 890.

> Il me faut toutefois avertir mon lecteur actuel ou futur, s'il est atteint de mélancolie – il vaudrait mieux qu'il évite de lire le chapitre sur les symptômes ou les pronostics, car s'il applique à lui-même ce qu'il lit il risquerait d'aggraver sa maladie ou de s'approprier ce qui n'est indiqué qu'à titre général (c'est ainsi qu'agissent la plupart des personnes mélancoliques) et il finira par devenir soucieux et par se rendre malade, et se fera ainsi plus de mal que de bien[21].

L'activité intellectuelle ne peut donc constituer un remède à la mélancolie qu'à certaines conditions. La première est que la cause de la mélancolie ne soit pas la réflexion elle-même. D'autre part, n'importe quel type d'activité intellectuelle n'est pas capable d'aider le mélancolique à se détourner de ses méditations obsédantes. Les activités qui peuvent l'aider à détourner son esprit de ce labyrinthe requièrent de l'attention et de la concentration : apprendre quelque chose par cœur, traduire un texte, lire les écritures saintes, « étudier les arts de la mémoire », « pratiquer la brachygraphie », « extraire une racine carrée », « étudier l'algèbre », voilà quelques exemples des activités que Burton recommande au mélancolique de pratiquer[22]. Ce que l'anatomiste propose ici comme remède à la mélancolie c'est un ensemble de pratiques ou de techniques qui, en faisant appel à la concentration, doivent aider le mélancolique à imprimer à sa pensée un autre « pli », à lui faire prendre une autre « pente ». On peut donc trouver dans un certain type de réflexion un remède à la mélancolie. Mais le rapport entre mélancolie et réflexion est encore plus étroit chez Burton. Il ne s'agit pas seulement pour lui de proposer de faire de certaines activités intellectuelles un remède à la mélancolie pathologique mais de montrer en quoi la mélancolie constitue une maladie qui permet à l'esprit de *se* réfléchir, et à l'homme de se connaître.

---

21 *Démocrite à son Lecteur*, p. 52.

22 *Anatomie de la Mélancolie* II.2.4.1, pp. 890-893. Burton, qui occupait la charge de bibliothécaire au collège de Christchurch, fait de l'art de la mémoire un exercice salutaire contre sa propre mélancolie : rappelons que *l'Anatomie de la Mélancolie* ne prétend être rien d'autre qu'une compilation de citations sur la mélancolie faites de mémoire.

Si Burton ne considérait la mélancolie que comme un état pathologique, comment pourrions-nous expliquer les nombreux passages où il vante les mérites de cette « douce folie », de cette « chère illusion » et évoque le plaisir de mélancoliser ? Par quels biais la mélancolie se transforme-t-elle en passerelle qui permet d'accéder à cette « tour de minerve »[23] dont parle Burton dans la *Préface* ? Il s'agit en fait pour Burton de montrer comment l'» écueil de la mélancolie » peut aussi constituer un détour nécessaire et bénéfique :

> détourné par ce courant secondaire, ce petit ruisseau dévié du cours principal de mes études, je me suis plongé avec délices dans ses eaux pendant mes heures de loisir, sujet tout à fait nécessaire et bénéfique[24].

De quel détour parle Burton et en quoi peut-il être bénéfique et nécessaire ? Burton se situe ici dans le droit fil de la tradition antique de la philosophie comme thérapie de l'âme et renouvelle ce lien étroit entre pensée et pratique médicales d'un côté, souci de soi de l'autre, dont Michel Foucault a montré l'importance pour la pensée stoïcienne[25]. La mélancolie est un état pathologique dangereux, mais l'expérience de la maladie et de la douleur peuvent conduire à un genre de connaissance supérieur :

> Ce que d'autres ont ouï dire ou lu, je l'ai moi-même ressenti et expérimenté, ils parviennent à la connaissance en lisant, moi à la mienne en mélancolisant. *Experto crede Roberto*, croyez en Robert qui parle d'expérience. Si je peux parler d'expérience, c'est que j'ai appris dans la douleur[26].

---

23 *Au Lecteur*, p. 20 : « tout mon trésor est dans la tour de Minerve ».

24 *Au Lecteur*, pp. 46-47.

25 Voir M. Foucault, *Histoire de la Sexualité*, T.III *le Souci de Soi*, éd. Tel Gallimard, pp. 69-74 et *L'Herméneutique du Sujet*. Cours au Collège de France – 1981-1982.

26 *Au Lecteur*, p. 26.

Á quel genre de connaissance supérieur l'expérience douloureuse de la mélancolie permet-elle de parvenir ? Dans le second tome, Burton déclare :

> Maladie est mère de modestie, elle nous rappelle que nous sommes mortels et, lorsque nous sommes au beau milieu des fastes et de la gaieté, elle nous tire par l'oreille et nous oblige à mieux nous connaître nous-mêmes[27].

Or la mélancolie est pour Burton la quintessence de toutes les maladies, une maladie à côté desquelles les autres maladies ne sont que des « morsures de puce »[28]. La mélancolie est aussi la maladie qui révèle de la manière la plus éclatante chez les hommes l'absence de souci de soi. Les hommes, écrit Burton dans la « digression sur l'anatomie » :

> ne savent rien, en général, sur eux-mêmes et s'en inquiètent peu, ils ne connaissent ni leur corps ni leur âme, comment ils s'imbriquent l'un dans l'autre, quelles en sont les différentes parties et facultés, ni la différence qui existe entre un homme et un chien[29].

Parler de mélancolie, c'est parler de l'homme (« tu ne trouveras ici ni Centaure, ni Gorgone, ni Harpie. L'homme est mon sujet, ainsi que l'espèce humaine. Le sujet de mon discours n'est autre que toi »[30]), de son corps, de son âme, des rapports de l'âme et du corps, mais aussi des rapports des hommes entre eux, et du rapport que l'homme entretient vis-à-vis de son créateur (il y a une mélancolie politique et une mélancolie religieuse selon Burton). L'expérience de la mélancolie donne à l'homme l'occasion de se connaître car elle lui donne l'occasion de se soucier de toutes ces questions. L'idée qui sous-tend le livre de Burton consiste à dire que c'est en prenant conscience des troubles, des perturbations [*distempers*] qui affectent le

27 II.3.2.1, pp. 960-961.

28 I.4.1.1, p. 725.

29 I.1.2.1. p. 232.

30 *Au Lecteur*, p. 16.

corps de l'individu, son âme, mais aussi le corps politique, que l'on peut parvenir à un juste rapport à soi et aux autres.

Procéder à une anatomie de la mélancolie c'est en effet justement chercher à déterminer les causes de la maladie, chercher à connaître la structure et la composition de son corps, de son âme, déterminer aussi les facteurs qui peuvent expliquer les perturbations du corps ou de l'âme, facteurs que Burton identifie, à l'aide de la tradition galénique, avec la liste des six choses non naturelles : l'influence de l'air, l'exercice et le repos, l'alimentation et la boisson, le sommeil et la veille, l'évacuation et la réplétion, les passions. Pour savoir comment l'humanité est devenue mélancolique, il suffit en effet d'interroger les médecins qui nous expliqueront « que nous sommes allés à l'encontre des six choses non naturelles » : car « c'est notre intempérance qui amène tant de maladies variées et incurables sur nos têtes »[31].

Mais comment la mélancolie nous permet-elle d'atteindre la tempérance, la sobriété ? de quelle manière l'esprit parvient-il à se corriger, à se réformer, grâce à la maladie ? Les tendances qui caractérisent la mélancolie comme maladie, tendance à l'introspection, pensée qui tend à se laisser absorber par l'objet qu'elle contemple au point de ne plus pouvoir s'en détacher, peuvent en même temps fournir les instruments de cette connaissance de soi que Burton appelle de ses vœux. L'expérience de la mélancolie peut aider l'homme à se concentrer sur lui-même, à se soucier de son corps et de son âme, de son genre de vie, des rapports qu'il entretient avec autrui et avec son créateur. « Dans la maladie l'esprit se penche sur lui-même et s'examine à l'aide du jugement », écrit Burton dans la première partition en citant une lettre de Pline le Jeune à Maximus, de sorte que (conclusion de la lettre de Pline à Maximus) :

> L'apogée de toute la philosophie serait de nous permettre de poursuivre dans la santé, ou de nous permettre d'accomplir

31 I.1.1.1, p. 213.

> au moins une partie de ce que nous nous étions promis de faire, étant malades[32].

Si la mélancolie est à la fois une perturbation du corps et de l'esprit (une humeur et une passion), il n'est possible de remédier à cette perturbation qu'en faisant de la maladie le point de départ d'une réflexion sur soi. La mélancolie est un fléau certes, mais elle est en même temps une maladie qui donne à l'homme l'occasion de se connaître, à partir de ses dérèglements, de ses *distempers*. L'expérience de la mélancolie permet d'accéder à la connaissance de soi, parce qu'elle permet de mettre en place un ensemble de « techniques de soi » ou « de pratiques de soi », pour reprendre les termes de Foucault dans *le Souci de Soi* ou dans les cours au collège de France (*L'Herméneutique du Sujet*). Dans la mesure où la mélancolie est aux yeux de Burton une maladie universelle, une disposition que tout être humain est susceptible d'éprouver à un moment ou à un autre de son existence (et qui de disposition peut se transformer en un état chronique), la question n'est pas tant de chercher un remède miracle ou une panacée mais de donner aux hommes les moyens de prendre conscience du fait qu'ils sont mélancoliques et de transformer cet écueil en détour nécessaire : en en faisant un instrument de la connaissance de soi[33]. Ainsi l'on peut comprendre cette maladie comme une *épreuve* salutaire, mais aussi comme ce qui donne à l'homme l'occasion de s'examiner et de s'interroger sur les raisons pour lesquelles il est mélancolique, le péché originel étant selon

32 I.1.1.1, p. 207-208. Voir la lettre 26 du Livre VII, ed GF 2002, trad. A. Flobert, p. 294. Burton ne rend pas compte de manière très fidèle du propos de Pline. La conclusion de cette lettre consiste plutôt en une critique de la philosophie qui s'acharne à démontrer sous forme de traités une vérité que la maladie peut nous enseigner de manière beaucoup plus efficace.

33 II.3.1.1. p. 946. « *Il est vrai que nulle médecine ne peut guérir toutes les maladies ; certaines affections de l'esprit sont totalement incurables ; il n'en reste pas moins que le recours aux arts, à la médecine et à la philosophie ne doit pas être condamné* ». citation de Cardan, *Ma Vie*.

Burton la principale de ces raisons[34]. Les hommes peuvent tirer profit du fléau que Dieu leur a envoyé pour les punir d'avoir péché en en faisant un moyen de se corriger, de s'amender, en transformant la maladie, suivant en cela le modèle stoïcien, en un exercice permettant à la pensée de contrôler ses représentations, de les mettre à distance, au lieu de laisser l'imagination déréglée, lésée, entraîner les pensées dans la direction qu'il lui plaît de suivre :

> Laisse-toi conduire par la raison, examine tes lubies, prends-en l'habitude, débarrasse-toi de ces lubies [*conceits*] qui te séduisent tant, de ces vaines craintes, de cette trop puissante imagination, de ces pensées incessantes[35].

Le discours joue par exemple un rôle essentiel dans la cure du mélancolique, et plus particulièrement le discours de la consolation qui incite le malade à la réflexion sur soi, à la réforme de son existence ou à la remémoration : « réfléchis-y attentivement », « n'oublies pas », « Garde donc le silence », tels sont les conseils que l'on peut lire dans la « Digression consolatrice, contenant les remèdes à toutes sortes de maladies ». En se parlant à lui-même, (mais aussi en écoutant la parole de ses amis ou du thérapeute), le mélancolique peut passer d'un type de réflexion qui présente toutes les apparences du solipsisme à une réflexion qui lui permettra d'atteindre la satisfaction et la tranquillité de l'âme :

34 Voir la section 1.1.1.1. Burton emprunte cette idée à Hildegarde de Bingen dans *Les Causes et les Remèdes* (XIIe siècle) : « Lorsque Adam, qui connaissait le bien, fit le mal en mangeant la pomme, la mélancolie jaillit en lui sous l'effet de cette contradiction ; car celle-ci ne se trouve pas en l'homme, qu'il dorme ou qu'il soit éveillé sans intervention du diable : en effet, la tristesse et le désespoir viennent de la mélancolie qui est passée en Adam du fait de son péché. Car dès qu'il eut transgressé le précepte divin, la mélancolie s'est fixée dans son sang, de même que la clarté disparaît quand on éteint la lampe [....] ». Hildegarde de Bingen. *Les Causes et les Remèdes*. Traduit du latin et présenté par P. Monat, éd. Jérôme Millon, 1997. Livre II. p. 167.

35 II.2.6.1. p. 912.

> *il est dans la nature humaine de méditer sur soi-même*[36], sur ses propres malheurs, et non d'examiner ou de prendre en compte ceux de son prochain, de se comparer à son prochain [...][37].

***

Si Burton parvient à faire de la mélancolie un détour nécessaire qui donne la possibilité à l'esprit de se réfléchir et à l'homme l'opportunité de se connaître, cette réflexion se traduit aussi par une conscience exacerbée chez le mélancolique de la folie des hommes et du monde[38], mais aussi de la vanité de sa propre existence. Le discours mélancolique chez Burton, mais aussi chez Montaigne, est un discours où le moi de l'auteur se met à nu, se dévoile : « je me suis mis à nu », « je me suis retourné, l'intérieur à l'extérieur »[39], et affirme sa propre vanité en s'auto-dépréciant : « le livre ne vaut pas la peine qu'on le lise, je te l'accorde, je n'aimerais pas que tu perdes ton temps en parcourant l'exposé d'un jugement aussi vain [...] »[40]. Critiquant lui-même son style et son absence de méthode, Burton avertit le lecteur : « tu ne peux pas avoir une pire idée de moi que celle que j'ai de moi-même ». En faisant ainsi étalage de

36 Plutarque, *Consolation à Apollon*, § 9. Cité par Cardan, *De Consolatione*, liv.3. C'est le verbe « reflect » que Burton utilise : « 'tis the nature of all men still *to reflects upon themselves*, their own misfortunes, not *to examine or consider other men*, not to confer themselves with others [...] ».

37 II.3.1.1, p. 952.

38 Voir la *Préface* et la manière dont Burton reprend l'héritage des *lettres* du Pseudo Hippocrate : « le monde entier est fou, mélancolique et [qu'] il radote [dotes] ; [qu'] il est construit comme une tête folle [...] ». *Au Lecteur*, p. 53.

39 *Au Lecteur*, p. 34. « I have laid my self open [...] in this treatise, turned mine inside outward [...] ». p. 8.

40 *Ibid.* p. 33. Voir aussi Montaigne, *Essais*, Au Lecteur, éd. Pléiade, 1950, *Au Lecteur* : « Ainsi, lecteur, je suis moy-mesme la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un sujet si frivole et si vain ».

ses faiblesses, de ses insuffisances, de ses défauts, en faisant l'aveu public de ce que Freud appelle dans « Deuil et Mélancolie » une « diminution extraordinaire du sentiment d'estime du moi, un immense appauvrissement du moi », le mélancolique montre aussi qu'il est celui qui s'approche au plus près de la connaissance de soi :

> lorsque, dans son autocritique exacerbée, [le mélancolique] se décrit comme [...] un homme dont tous les efforts ne tend[ent] qu'à cacher les faiblesses de sa nature, il pourrait bien [...] s'être passablement approché de la connaissance de soi, et la question qui reste à se poser c'est de savoir pourquoi l'on doit tomber malade pour accéder à une telle vérité[41].

Burton trouve aussi dans le rire un remède efficace pour contrer les effets nocifs pour la santé de cette conscience exacerbée de soi et de la vanité de l'existence qui habite le mélancolique de manière obsessionnelle. Le rire joue dans le texte de Burton le rôle de procédé réflexif qui permet au mélancolique de mettre à distance le spectacle de la folie humaine, sous toutes ses formes. Burton choisit clairement le parti de Démocrite contre celui d'Hippocrate :

> Jamais comme aujourd'hui il n'y eut des raisons de rire aussi légitimes, jamais autant de sots ni de fous. Pour rire de nos jours, plus d'un Démocrite nous serait utile, il nous faudrait un Démocrite pour rire de Démocrite [...][42].

Non seulement le rire est nécessaire pour mettre à distance la folie des hommes et du monde et ne pas se laisser absorber par elle, mais il faut encore rire du rire de Démocrite, le réactualiser de manière critique. Si Burton peut adopter cette posture critique c'est que, comme Démocrite (Burton écrit la *Préface* sous le pseudonyme de Democritus Junior), il mène une vie retirée à Oxford, « à l'écart des tumultes et des préoccupations de ce monde », ce retrait et cette solitude lui

41 S. Freud, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, éd. Folio-essais, 1996, p. 151.

42 *Au Lecteur*, p. 75.

permettant en même temps d'adopter la position du spectateur qui peut rire des malheurs et des infortunes des hommes parce que son rapport au monde est celui d'un spectateur face à la scène d'un vaste théâtre :

> Je ne suis que le spectateur des fortunes et des aventures des autres, j'observe comme ils tiennent leur rôle, et ils s'offrent à moi comme en représentation depuis la scène d'un théâtre public[43].

Burton a recours à différentes images pour mettre en évidence cette position que lui confère sa mélancolie : celle du guetteur, de la traque mélancolique, celle aussi du faucon qui décrit « pour son plaisir » « de nombreux circuits dans l'air, et continue à s'élever toujours plus haut [...] », et qui « pour finir, lorsque la proie est levée, descend comme l'éclair et fond brutalement sur elle »[44]. La position de retrait propre au mélancolique est source de tourment, d'inquiétude et de soucis. *Mélancoliser* a, sous la plume de Burton, le sens de *réfléchir* et cette réflexion peut aussi avoir le sens de « sombrer dans la méditation la plus noire ». Mais du tourment, l'on passe très facilement au plaisir : « comme le faucon parvenu à ces vastes champs de l'air », écrit Burton, « je vais pouvoir aller à mon gré et en toute liberté, errer quelque temps pour ma récréation, me promener dans le monde entier, me hausser jusqu'à ces orbes éthérées et ces sphères célestes, avant de redescendre enfin et de retrouver les éléments que j'avais laissés ».

Le rire de Démocrite Junior, expression de la conscience aiguë qu'a l'anatomiste de la vanité de son existence, de la folie des hommes, permet en même temps de les mettre à distance, de s'en faire le spectateur, au lieu de se laisser absorber par ces pensées au point de sombrer dans la mélancolie la plus profonde. On a là les prémisses de cette mélancolie moderne que l'on commence à rencontrer sous la plume des poètes au XVIIe s, en particulier sous celle du poète Milton dans *Il Penseroso*, mélancolie qui se caractérise par un sentiment doux amer de

43 *Au Lecteur*, p. 21.

44 II.2.3.1. « Air rectifié, avec une digression sur l'air ». p. 794.

l'existence, par le fait d'éprouver le plaisir dans la peine, d'être capable de rire encore et toujours de la folie des hommes et de la vanité de toutes choses[45].

CLAIRE CRIGNON-DE OLIVEIRA
ATER A L'ENS LETTRES ET SCIENCES HUMAINES DE LYON

45 Le *Précis de mélancolie par l'auteur* offre une image saisissante de ces tourments et plaisirs de la mélancolie, celle-ci désignant alors moins une force intellectuelle qu'un état émotif et subjectif lié à la conscience aiguë qu'un individu peut avoir de la condition des hommes sur cette terre. Cf. *Anatomie de la Mélancolie*, pp. 11-13.